

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

Lyon : 3 fr. par trimestre.

PROVINCE : 3 fr. 50 c.

ON S'ABONNE DANS NOS BUREAUX,
Au THÉÂTRE, journal de Paris.



S'adresser, pour tout ce qui concerne la rédaction et l'administration du journal, à M. Francis LIROSSIER; pour les dessins à M. Ch. KIATORY

BUREAU :
Place Louis-Napoléon, 26.
Ouvert de 9 du matin à 2 heures.

ARGUS ET VERT-VERT

RÉUNIS.



LES LETTRES ANONYMES:

A propos de nos *Petits Mystères de Lyon*, nous recevons périodiquement des lettres anonymes.

Rien de mieux que les personnes qui lisent notre prose veuillent nous donner un échantillon de la leur, et nous prouver qu'elles ont plus d'esprit qu'un journaliste qui fait son métier d'en avoir, et qui le monnaie à quinze centimes le journal.

Mais pourquoi ne pas affranchir la lettre et prélever sur nous un petit impôt de dix centimes; affranchir l'impertinence qu'on vous écrit, c'est presque être poli; nous la faire payer, c'est être grossier.

Croyez-vous qu'il soit amusant de donner deux sous pour lire une lettre conçue en ces termes:

« Mon chér,

« Vous êtes un *sceau*, vous écrivai comme « ma cuisine hier.

« Je vous *sale hu.* »

Messieurs ou Mesdames, qui employez vos heures oisives pour nous tourner des madrigaux dans ce style, ayez au moins la complaisance de donner l'ordre à votre *cuisinière* d'affranchir vos lettres; sans cette mesure, elles ne nous parviendront plus: je le regrette d'autant plus vivement, qu'en les collectionnant j'aurais pu publier un beau volume de cacographie,

Avec lequel j'ai l'honneur d'être

— votre dévoué

nullement serviteur,

Francis LIROSSIER.

La représentation de lundi a été troublée par un accident qui, fort heureusement, n'a pas eu des suites aussi graves qu'aurait pu le faire supposer les nouvelles mises en circulation à ce sujet. On jouait *les Porcherons*; pendant un entr'acte, M. Ismaël, qui joue dans cet opéra, causait dans les coulisses avec M. Delestang, lorsqu'un ouvrier machiniste, portant un de ces mâts avec lesquels on soutient les décors, heurta un plafond qui descendait du ceintre; le mât, rejeté violemment en arrière, échappa à l'ouvrier et alla frapper M. Ismaël à la tête; le coup était terrible, et le crâne eût été brisé sans la perruque en crin dont il était couvert, et qui amortit la violence du choc. M. Ismaël, transporté immédiatement chez lui, accompagné de sa jeune femme, qui ne se donna pas même le temps de changer son costume de théâtre, a reçu les premiers soins de deux chirurgiens qui se trouvaient dans la salle. On craignait une congestion cérébrale; comme elle ne s'est pas déclarée, l'état de M. Ismaël n'offre aujourd'hui aucun danger, et nous pourrions bientôt le revoir et l'applaudir.

Nous lisons dans notre correspondance du Havre :

Après la représentation de *la Paysanne pervertie*, M. Dumery est venu annoncer aux spectateurs qu'il donnerait un bénéfice pour racheter son fils de la conscription. Nous espérons que cet exemple ne sera pas suivi, car,

franchement, un acteur compromet sa dignité vis-à-vis du public en l'initiant aux détails de sa vie intérieure. — Demain, sans doute, un autre artiste annoncerait un bénéfice pour payer les mois de nourrice de son nouveau-né.

Les deux lithographies que nous avons publiées dans nos derniers numéros sont l'œuvre d'un jeune homme qui n'a eu d'autre maître que ce grand maître qu'on nomme la nature, d'autre conseiller que ce conseiller qui ne trompe jamais et qu'on appelle le goût. Ouvrier chez M. Gérente, notre lithographe, Moussier s'est fait lui-même ce qu'il est. Nous lui croyons l'avenir large et facile; tout le secret est dans un mot « travailler », car travailler avec de telles dispositions, c'est toujours réussir.

La 13^e livraison des *Recherches sur l'Architecture à Lyon* est en distribution depuis le 2 novembre. Les souscripteurs auxquels elle ne serait pas parvenue, sont priés d'adresser leurs réclamations chez l'auteur, rue Thomas-sin, 15.

La 14^e livraison paraîtra dans le courant de décembre.

En donnant à nos lecteurs, le portrait de M. FOURNIER dans *Cocorico*, nous devons avouer l'emprunt que nous avons fait à M. PERRAUD, rue Constantine, 6, qui a daguerréotypé tous les personnages de la *Poule aux œufs d'or*, et fait une délicieuse collection de portraits, dont un artiste envierait la finesse et la couleur.



CÉLESTINS.
 Direction de M. Fournier
 Théâtre-Français de Lyon
 Boulevard de la République, 100

Du dernier bénéfice, il nous reste à rendre compte de *Maman Sabouleur*.

Maman Sabouleur est un homme qui donne à têter avec l'aide d'une chèvre, et qui élève des nourrissons en leur faisant garder les vaches et en mangeant les sucreries que les parents envoient pour leurs enfants. Bref, Maman Sabouleur est un père nourricier comme on n'en voit pas, ou, plutôt, comme on n'en voit plus.

Cette excentricité, qui ne se raconte pas plus qu'un éclat de rire, est délicieusement jouée par FOURNIER. Supposez cet artiste habillé en femme, minaudant et défendant ses charmes contre les attaques impudiques du lodelace GIRAUD. Parole d'honneur, M. FOURNIER, si j'avais des enfants à mettre en nourrice, je les mettrais chez vous, rien que pour avoir le plaisir de vous voir.

D'autant plus que, quoi qu'on en dise, vous n'élevez pas trop mal vos nourrissons; car cette charmante petite fille, qui vous seconde si bien dans *Maman Sabouleur*, est un enfant ravissant, délicieux, avec de l'esprit dans ses grands yeux, de la finesse dans le sourire et de la gaieté dans le geste.

CAROLINE FOURNIER n'a que huit ans, c'est une grande artiste; nous l'avons vue, la coquette, cherchant déjà dans ses rôles à faire de l'effet. Voulez-vous bien vous taire, mademoiselle; soyez sage, et laissez, s'il vous plaît, les ficelles aux pauvres vieux comédiens qui n'ont plus que cela; restez enfant, cela vaut mieux et cela plaît davantage.

Si CAROLINE FOURNIER était à Paris, elle mourrait comme Vert-Vert, sous une avalanche de bonbons. Les Lyonnais, plus économes, ne lui jettent que des bravos, et elle aime les applaudissements tout comme si elle avait vingt ans.

Le théâtre ressemble à la terre, il a ses années de disette et d'abondance. L'année dernière a été celle de la disette; celle que nous parcourons est abondante en productions littéraires: les drames se succèdent en ayant un point commun, la réussite. *Benvenuto Cellin* et *Berthe la Flamande* suffiraient à eux seuls pour faire une récolte d'abondantes recettes; mais d'autres drames sont là attendant leur tour, et se présentant sous le patronage d'un succès; aussi aurons-nous bientôt *Le Berger des Alpes* et *Jean le Cocher*, l'œuvre nouvelle de Bouchardy.

Disons aussi, pour être juste, qu'à Lyon nous

avons d'excellents artistes: GENIN, DORSAY, M^{mes} BALLAURY et BERGER, — artistes que le public rappelle après chaque première représentation, comprenant, dans sa justice, que la meilleure part du succès leur revient.

Allons, ma plume, aiguisez votre bec: l'hiver s'annonce plein de beaux triomphes à enregistrer. Puisse chaque éclaboussure de votre encre être un éloge.

La Poule chante et pond de belles recettes. Quels œufs d'or pour la direction, — et comme cette pièce justifie bien son titre.

Annonçons pour terminer par une bonne nouvelle, le bénéfice de notre excellent LAMBERT, qui aura lieu le 23, et qui se composera de *un Ami malheureux*, vaudeville en deux actes; *Les fumeurs*, vaudeville en deux actes; *Deux gouttes d'eau*, vaudeville en deux actes; enfin de *Le Bonhomme Jadis*, comédie du Théâtre-Français, signée du spirituel auteur de *la Vie de Bohème*.

On a joué cette semaine au Grand-Théâtre deux reprises, celle de *la Lettre de change* et des *Huguenots*. Le temps nous manque pour rendre compte de ces représentations, qui ont obtenu un grand succès.

Francis LIROSSIER.

GALERIE DE L'ARGUE.

J'aime ce théâtre, pourquoi? Est-ce donc le souvenir des formes tentatrices de M^{me} KELLER, qui chatouille encore ma sensualité? Non, j'aime ce théâtre parce qu'il me rappelle de joyeux éclats de rire, parce que, sur ses banquettes, je me suis tordu dans la folle gaieté provoquée par les représentations du célèbre Coton.

O Lecteur! qui n'as pas connu Coton, qui ne l'as pas vu jouant, avec cette férocité classique, les rôles de grand traître, pends-toi, ou plutôt écoute son histoire. Cela te consolera peut-être.

Coton était plâtrier. Un jour, il se frappa le front et se dit: « Moi aussi, je suis acteur. » — Et laissant là la truëlle et le plâtre, il se jeta dans l'art dramatique. Mais à cette nature prime-sautière, à cette intelligence d'élite, il fallait non pas les débuts vulgaires, Coton ne devait pas suivre la route ordinaire, et commencer sa carrière par le rôle du valet apportant

..... une lettre

Qu'entre vos mains, seigneurs, on m'a dit de remettre.

Il fonda un théâtre et se fit du premier coup directeur et acteur.

Le théâtre de la galerie de l'Argue s'ouvrit pour ses triomphes: pendant un an, il fit les délices d'un public parmi lequel on distinguait MM.

B. et C., le premier aujourd'hui avocat-général le second procureur de la république.

Que de bons mots, que de gaieté! que d'entrain! Acteurs et spectateurs vivaient dans la plus touchante intimité, de la salle à la scène les calembours se croisaient en feu roulant, c'était une *Fantasia* de conversation et de drame.

— Bonjour, Coton, disait M. B..., ça va bien.

Et Coton, remplissant le rôle de traîtres, répondit:

— Ça ne va pas mal, et vous.

Puis, continuant son personnage et se tournant vers l'artiste, qui lui donnait la réplique:

— Allons, continuait-il, Madame, il faut mourir.

Ce n'est pas tout: à sa guirlande d'acteur Coton voulut joindre celle d'auteur, il fit une pièce. Quelle pièce, grand Dieu! Un drame, et quel drame! C'était la mort du célèbre capitaine Cook. — Coton jouait le rôle du capitaine, et lorsqu'il mourait frappé par les sauvages, il se relevait tout-à-coup, deux bras portant des casseroles pleines de flammes de Bengale sortaient de la coulisse, tandis que Coton, s'avancant sur le bord de la scène, disait avec un sérieux digne d'un professeur à la faculté:

« C'est ainsi que mourut le capitaine Cook, l'une des gloires de la *Géographie*. »

Je l'ai vu, dis-je, vu de mes propres yeux vu.

Belles soirées de ma jeunesse, qu'êtes-vous devenues? Frais éclats de rire de vingt ans, qui allaient se briser au lustre fumeux, où vous êtes-vous envolés? Et toi, Coton, grand homme, qui parus et disparus comme une comète, où es-tu?

Du théâtre Coton est sorti Giraud: — c'est là son plus beau fleuron.

Arrivons au *papa* Courtois.

Papa Courtois est jeune comme une fille de quinze ans: — il en a soixante cependant; — les années s'ajoutent à sa vie sans le vieillir; n'est-il pas né diable, — et le diable ne vit-il pas de toute éternité?

Il a dit: — « Je parie de faire entrer tout Lyon dans le théâtre de la galerie de l'Argue, c'est-à-dire deux cent mille personnes dans un espace de quarante pieds carrés. »

Allons donc! — Il le fera.

Seulement, lecteur, je vais t'expliquer le secret de sa boîte à double fonds:

En restant trois mois à Lyon, — et à chaque représentation ayant salle comble, il résoudra le problème.

Papa Courtois, tant pis pour vous, j'ai montré la ficelle.

FRANCIS LIROSSIER.

GALERIE ARTISTIQUE, M. FOURNIER.



Lyon, Imp. Gerente fils r S^t Joseph 12.

Voilà un scélérat de cog dont le cœur fait tic toc,
 Quand il voit une poule ad hoc - Co-co-ri-co !.

LES PETITS MYSTÈRES DE LYON

ROMAN.

QUATORZIÈME FEUILLET.

Comme quoi le jeu de domino est souvent très-coûteux.

Lucien se consola de la perte de ses trois cents francs en en dépensant trois cents autres avec une lorette qui lui fut fidèle pendant huit jours (1). — Le jeune homme en fut tellement ravi, qu'il écrivit à Paris pour demander le prix Monthyon en faveur de la jeune fille. Il ne reçut pas de réponse à sa lettre.

Le neuvième jour éclaira la chute de la chaste dulcinée : elle suivit la fortune et le régiment d'un sous-lieutenant.

A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère !

Elle avait voulu servir sous les drapeaux.

Lucien, vers à dix heures du soir, pensa qu'il lui serait facile de trouver une femme à onze heures en se rendant au bal masqué du Jardin d'Hiver.

Ce mariage peut paraître peut-être un peu risqué, mais il est facile de le justifier par un exemple historique.

A Athènes, — le Paris d'autrefois, — où la jeunesse romaine allait étudier les bonnes mœurs et le langage, on se mariait dans des conditions à peu près pareilles.

On enfermait dix jeunes garçons et dix jeunes filles dans une chambre obscure ; — lorsque, dans l'obscurité, chaque garçon avait pris la main d'une jeune fille, alors on éclairait l'appartement, et on était obligé de se marier avec celui ou celle que le hasard vous avait donné : — c'était un mariage à l'aveuglette ou à la Colin-Maillard.

Au bal masqué, on s'épouse aussi à l'aveuglette ; tout l'avantage est à la femme qui voit à qui elle a affaire, tandis que l'homme ne voit que le satin dont on couvre la marchandise.

Lucien savait parfaitement comment on réussit au bal masqué.

Le cœur et l'estomac se touchent : en s'adressant au second, on arrive aisément au premier ; l'estomac est le vestibule dont le cœur est le boudoir.

Pour qu'on vous ouvre le premier, frappez doucement, en prononçant ces paroles magiques :

— Un petit souper chez Rigolet, arrosé de Champagne, vous plairait-il ?

Nous demandons pardon au lecteur de tous ces détails, mais nous écrivons avant tout l'histoire, et, en histoire, les plus petites choses ont, relativement aux grandes, une importance immense : elles servent à les expliquer.

J'ai connu à Paris un jeune avocat qui

(1) Ce fait est très-rare, bien qu'il se présente cependant quelquefois. — La fidélité n'est pas la vertu commune aux caniches et aux lorettes ; — mais, enfin, on peut être fidèle par exception.

avait rendez-vous au ministère de la justice, et qui (il demeurait dans le quartier Latin), n'ayant pas un sou pour payer le passage du Pont-des-Arts, fit un détour, et passa par le Pont-Neuf. Lorsqu'il arriva chez le ministre, la place qu'il postulait était donnée depuis cinq minutes. S'il eût eu un sou, mon ami serait peut-être aujourd'hui avocat général.

Au bal masqué, il faut, avant toute chose, avoir l'air d'un homme *comme il faut*, c'est-à-dire d'avoir *des moyens*, ce qui signifie avoir de l'argent.

Or, l'homme « comme il faut » aux yeux de la lorette est celui qui porte des gants paille de trois francs, des souliers vernis, et un lorgnon au bout d'un ruban.

Lucien avait tout cela.

Lorsqu'il entra dans le bal, un domino bleu lui prit le bras.

— Je te connais, dit-il.

— Voyons.

— Tu te nommes Lucien.

— Après.

— Tu demeures rue Bourbon, 27, au troisième, la porte à gauche. Il y a un pied de biche au cordon de ta sonnette.

Lucien fut enchanté, il trouva le domino fort spirituel, ce qui pourrait faire croire que notre héros est un sot, tandis que ce qu'il y a de sot c'est l'esprit de nos lorettes, dont toutes les intrigues varient sur ce thème :

— Veux-tu souper ? demanda Lucien.

— J'accepte.

— Que prendras-tu ?

— Peu de chose : un peu de gibier, du poisson, quelques mets sucrés, et du vin de Champagne.

Le jeune homme fit servir ce que demandait son inconnue, qui mangea comme si elle fût descendue en ligne directe de Gargantua.

Après le souper, vint le quart-d'heure de l'auteur de *Gargantua* : la note flamboya vingt-cinq francs, que Lucien payait.

— Si nous partions ? fit le jeune homme.

— Non, j'ai envie de danser une schottisch.

— Danse.

Le domino bleu s'élança parmi la foule diaprée, mais les derniers accords de l'orchestre n'étaient pas éteints, qu'il glissait son bras sous celui de Lucien.

— Eh bien ! dit le jeune homme, as-tu bien dansé ?

— Oui.

Et le domino bailla.

— Qu'as-tu ? interrogea Lucien.

— Je ne sais, c'est étonnant comme la schottisch creuse l'estomac.

— Hein !

— Je me sens le besoin de manger quelque chose.

— Ah ça ! pensa Lucien, ce n'est pas une femme, c'est une machine à digérer ; — puis, tout haut : Ma chère amie, commande.

— Garçon, dit le domino, qu'avez-vous ?

— Du homard.

— Servez-moi du homard, de la volaille, du pâté de foie gras, des huitres et du Chablis.

— La malheureuse va s'étouffer, se dit en lui-même Lucien.

Le domino mangea comme quatre, but comme six et éleva la note des frais à trente-cinq francs.

Lucien payait : les hommes ont été créés et mis au monde pour payer à perpétuité. Cet axiome est d'une effrayante vérité au bal masqué.

Le jeune homme, craignant qu'une nouvelle danse ne produisît un résultat identique, surveillait de près son domino, mais il lui échappa, glissa dans ses bras et disparut dans la foule, comme glisse et disparaît dans les herbes des grands prés le lézard vert et bleu.

— Hélas ! soupira le jeune homme, je suis volé.

Et il donna quelques regrets à ses belles pièces d'or, que le restaurateur avait englouties dans son tiroir, gouffre béant et avide, qui baille pendant toute la durée d'un bal.

Déjà le jour glissait à travers les vitraux du Jardin d'Hiver, le bal se mourait ; ça et là, dans ces pauvres fautouils au velours usé, dormaient des pierrots à la figure blafarde.

Oh ! si le lendemain d'un bal est triste dans le monde, si lorsque les lumières s'éteignent on voit avec douleur les fleurs fanées et souillées sur la tête des pures jeunes filles, si la comparaison entre la veille et le jour est amère au cœur, en lui rappelant ses illusions flétries comme les bouquets des danseuses, dans le bal masqué, ce n'est pas la tristesse qui vous monte à la tête, c'est le dégoût qui vous vient aux lèvres.

Sur ces costumes hier si coquets, tout floquetés de rubans, s'étendent de larges taches de vin ; l'ivresse fait vaciller les jambes, les femmes jettent leur masque, et, se dépouillant du mystère qui les enveloppait du charme de l'inconnu, se montrent à vous dans tout le cynisme de leur orgie ; elles dorment appuyées sur la poitrine de leurs danseurs, et lorsqu'elles traversent en grelottant le pont où siffle le vent, elles ressemblent à des saltimbanques rentrant à la grange après les exercices de la foire.

Quelle moisson la mort doit faire parmi ces troupes de jeunes filles, qui sortent les épaules humides, le corps ruisselant de sueur que sèche de sa froide haleine la bise de l'hiver.

Du bal masqué à la tombe, il n'y a souvent que la distance de quelques jours.

Lucien s'enveloppait dans son manteau, lorsque, sortant en quelque sorte de dessous terre, il vit paraître devant lui son domino bleu.

Francis LIROSSIER.

(La suite au prochain numéro.)